

LA DISCIPLINE

Je l'ai dit déjà, j'y reviens en précisant.

Venant d'un collège pour entrer dans un séminaire, donc une maison de formation de futurs prêtres, je m'attendais à une ambiance plus familiale.

Au collège, chez les Salésiens, nous vivions bien cet esprit de famille. A Pont-Rousseau, les Pères étaient distants. En chacun d'eux il y avait comme deux personnages : celui que tu rencontres chez lui, accueillant, paternel, et celui que tu rencontres sur la cour, distant, te regardant de haut, te donnant du « monsieur » comme s'il ne te connaissait pas.

Pendant la récréation, le ballon est passé par-dessus le mur du préau. Tu demandes la permission de sortir de la cour pour aller le prendre : « Est-ce que je peux... ? » Le Père te répond : « Je ne sais pas. » Le Père GAROFF était spécialiste de ce genre de réponse. Tu reviens à la charge une minute plus tard : même réponse. Finalement, tu soumetts ton cas à un ancien qui t'explique la raison de ton échec : « Il ne faut pas lui dire : est-ce que je peux ? Car cela ne dépend pas de lui mais de toi, si tes jambes peuvent te porter. Il faut dire : Voudriez-vous me donner la permission de... ? Et la permission te sera donnée tout de suite. » La vie est quelquefois bien compliquée pour rien.

La plupart de mes condisciples étaient au séminaire depuis plusieurs années, ils se connaissaient, il y avait entre eux des amitiés, des complicités. Arrivant pour la première fois, ne connaissant personne, n'étant pas très hardi, il me fallait créer ces relations, ces amitiés, et je me tournais spontanément vers ceux qui étaient aussi paumés que moi. Mais les dialogues en aparté sur la cour ou pendant les promenades étaient mal vus et vite dispersés par les surveillants. Je ressentais parfois la solitude.

Le moment pour rendre visite aux pères, - son professeur, son directeur spirituel, - c'était pendant les « études », ce moment où l'on fait les devoirs et apprend les leçons, notamment en fin d'après-midi. Il y avait tout un rituel à respecter. Tu fais un billet sur lequel tu écris : « je voudrais voir le Père Untel », et tu le poses sur le bureau du surveillant. Celui-ci le place en dessous des autres, dans l'ordre d'arrivée. Quand le père que tu as demandé est disponible, le surveillant te fait signe et il te remet ton papier en signant et en notant l'heure de ton départ. Tu vas voir le père en question, et quand tu le quittes, il signe ton papier en indiquant lui aussi l'heure de ton départ. En arrivant en étude, tu remets ton papier au surveillant, celui-ci vérifie que tu n'as pas perdu de temps sur le chemin du retour, et il inscrit le tout dans un grand registre ouvert en permanence sur son bureau.

Une autre contrôle, moins précis, était également pénible. Pendant l'étude, si tu as besoin d'aller aux toilettes, tu demandes au surveillant. Il te dit : « après untel », car il inscrit au fur et à mesure ceux qui demandent. Et de ta place, tu surveilles la porte pour guetter le retour de celui après qui tu pourras sortir.

Le surveillant, c'était le Frère Félix ABGUILLERM, un breton au nom bien issu de son terroir, un peu bourru, rougeaud, plein de tics, qui inspirait la crainte. Il me faisait penser à l'acteur Erich von Stroheim, vu dans le film *Les disparus de Saint-Agil*. Souvent, il se raclait bruyamment la gorge, troublant notre travail ou notre somnolence. Quand il était enrhumé, il étendait son mouchoir devant lui et crachait au beau milieu, comme s'il était tout seul chez lui. Il aimait lire le journal étalé devant lui à hauteur des yeux. Les mauvaises langues prétendaient qu'il y perçait de petits trous pour surveiller sans être vu les élèves reconnus comme de bon dormeurs ou de grands bavards. De temps en temps, il descendait de son trône pour passer près de chacun et voir si nous n'étions pas en train de lire des livres de distraction au lieu des livres d'étude.

Dans la section des petits, le surveillant était le frère Camille : il était moins impressionnant.

Puisque je parle des frères, il faut citer aussi le frère Désiré LIENHARDT, un alsacien au fort accent de terroir qui tenait une petite boutique où l'on pouvait trouver les fournitures scolaires, les enveloppes et les timbres, l'encre et les plumes (le *bic* n'existait pas encore) et quelques livres. Il était musicien, il avait joué du bugle, une espèce de trompette. Sur le conseil des anciens, il fallait lui demander, pour lui faire plaisir, s'il jouait encore du bugle. En fait c'était pour obtenir la réponse toujours identique et toujours aussi imprécise : *che l'ai fentu*. L'avait-il *vendu* ou *fendu* ? Il a emporté son secret dans la tombe.

Un autre temps fort où se manifestait la sévérité de l'époque était celui de la lecture des notes, une fois par quinzaine. Le supérieur lisait solennellement les notes que le Conseil des professeurs avait données à chaque élève. Je crois qu'il y avait trois notes : travail, conduite, et je ne sais plus. Selon les notes, on recevait un billet : billet bleu = très bien, billet rose = assez bien, billet blanc = médiocre. Le dernier degré en bas, c'était : « pas de billet ». Les deux derniers degrés étaient généralement accompagnés d'un commentaire du supérieur, qui était parfois très dur, du genre : *Monsieur Bigeon* (Henri Bigeon était ce qu'on avait de mieux dans le genre élève indiscipliné, insolent et impénitent), *avec vous, tout notre système d'éducation est inefficace. Toutes nos remarques sont inutiles, vous êtes incorrigible. On verra à la fin de l'année si on peut encore faire quelque chose de vous.*

Un élève peu ardent au travail pouvait se voir reprocher – le grand registre faisant foi – d'avoir passé tant d'heures et de minutes à aller bavarder chez tel ou tel père au lieu de travailler.

Il y avait une censure sévère des livres. A l'arrivée, il fallait les présenter au directeur qui signait et mettait son tampon. Si le livre était léger par ses images ou ses textes, il était confisqué, ou bien rendu amputé de quelques pages ou surchargé de quelques ratures. Même les dictionnaires n'échappaient pas à la vindicte s'ils avaient trop de reproductions de peintures ou de sculptures.

C'était dur, mais l'époque était ainsi. Le temps n'était pas encore venu où il serait interdit d'interdire.

A l'approche des vacances, le père Supérieur avait toujours un long couplet sur les « cousines », euphémisme pour désigner les petites copines, les amourettes de vacances, dont il fallait se méfier comme de la peste comme étant les principales ennemies de toute vocation.

LE PERE BOULO

Dans le corps professoral, il faut faire une place spéciale au Père Ange BOULO, le directeur spirituel. Dans ce milieu assez tendu, il était la soupape de sûreté. Ce petit homme chétif à la barbe légère avait une merveilleuse puissance d'écoute. On pouvait lui dire ses difficultés, son manque d'affection... il écoutait et consolait. Ses lectures spirituelles étaient pacifiantes.

Il avait lancé au Séminaire la Légion de Marie : il y avait plusieurs praesidia. On avait le Manuel que l'on étudiait avec ferveur, et c'était dans la ligne des enseignements du Père Boulo, très attaché à Saint Louis-Marie de Montfort comme tous les prêtres de l'Ouest.

Souvent, on commençait par être membre auxiliaire : la participation était spirituelle et se réduisait à la récitation des prières légionnaires et du chapelet. Puis on devenait membre actif. C'est ainsi que j'ai fait. La réunion hebdomadaire était un moment de grande dévotion et de grande fraternité, qui cassait un peu les barrières de classes. De temps en temps, à la place



groupe de légionnaires ; à gauche le président Joseph Neyme

de la promenade, on pouvait sortir. Pour moi, au début, c'était une dure épreuve : sortir dans le quartier, aller sans être invité chez des gens que l'on ne connaît pas, pour leur dire quoi ? Ce n'est pas dans les habitudes des *gones* (jeunes garçons) des Monts du Lyonnais. J'allais donc avec crainte. Heureusement que nous étions toujours deux, selon la pratique de la Légion, sinon je ne serais jamais sorti. Mais à chaque fois, j'ai été émerveillé par l'accueil des vieux et des vieilles que nous visitions. Beaucoup étaient seuls, manquaient de visites. Ils étaient contents de nous voir. Très vite, ils s'ouvraient à nous, nous racontaient leur vie, nous disaient leurs problèmes comme si déjà nous étions des prêtres. Ils étaient dans l'admiration que des jeunes comme nous, au lieu d'aller s'amuser ou jouer au ballon, viennent rendre visite à des vieux hors d'usage. Et quand pour une cause imprévue nous manquions le jour de visite, ils nous disaient par la suite combien ils nous avaient attendus et à quel point ils avaient été tristes.

Le Père Boulo avait une toute petite santé, il ne pouvait pas partir en Afrique. En réalité, il est parti en mission au Dahomey quelques années plus tard. La mort l'a surpris pendant un congé en France, au volant de sa voiture, je crois.